

## L'axe libre du carrousel Récit de masse et d'inertie

Mathieu Blais

Numéro 145, avril 2015

Comme il vous plaira

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/73808ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Blais, M. (2015). L'axe libre du carrousel : récit de masse et d'inertie. *Moebius*, (145), 9–12.

MATHIEU BLAIS

*L'axe libre du carrousel*

*Récit de masse et d'inertie*

Le plus dur avec le matin c'était de parvenir à ne rien faire. Rouler dans le lit, se gratter les poils du torse, laisser le soleil chauffer la pièce, attendre là, à moitié endormi, à moitié habillé: c'était encore presque faire quelque chose. C'était avancer sur une corde raide, tendue entre deux états de conscience. C'était à tout moment risquer le mouvement. Un faux pas et c'était la chute, la lucidité. L'action. Dehors, sur le boulevard Saint-Laurent, des automobilistes lançaient leurs bolides à l'assaut d'une nouvelle journée, les yeux exorbités par la caféine. Les visages fendus de sourires dopés au guru. De toute part, ça s'étirait, ça s'activait à déployer une énergie folle. Et ça recommençait toutes les fins de semaine: tout Montréal semblait devoir défiler sous les fenêtres de l'appartement pour nous rappeler l'essor de la ville. J'étais alors la particule de Dieu qu'on avait égarée dans les draps de mon lit, j'étais la mesure oubliée de toute chose: j'étais l'inertie qui permettait de jauger leurs mouvements.

Pendant cette période de latence, j'ai forgé les plus belles définitions du mot liberté, j'ai rêvé aux plus magnifiques plages, j'ai construit des châteaux immenses, aux verrières infinies, aux géométries impossibles. Ce récit vrai d'une histoire vraie d'une paresse qui a été élevée en système, à mi-chemin entre la poésie et mes études, je l'ai vécu pleinement. Il y avait alors dans l'étirement du temps quelque chose de profond, d'insoupçonné. Une volonté à saisir le moment dans son inanité. Je n'en devine aujourd'hui que les contours allongés et flous quand je passe faire mes courses au marché Jean-Talon, près du

boulevard Saint-Laurent. Alors que dehors, et tout ailleurs, le monde ne ralentissait pas sa course, qu'elle s'accélérait plutôt au rythme des pluies de bombes et des nouveaux chantiers de construction, des naissances et des morts et des naissances encore et de tous les gestes de chair qui leur donnaient l'impulsion première, j'existais entre parenthèses. Blotti dans cette résistance passive, dans l'exercice de cet art de l'habitude qu'était l'oisiveté méditative.

Ces matins-là, c'était généralement elle qui finissait par se lever la première. Sa silhouette se découpait alors dans un rayon de lumière, le corps s'étirait et moi et le chat roulé en boule au pied du lit nous la surveillions distraitement. C'était toujours elle qui finissait par reprendre la vie où nous l'avions laissée la veille. Il s'agissait de garder le cap, de maintenir le moment au point neutre. Ne pas réagir au coup de semonce de sa levée, limiter les pensées : compter les pas qu'il lui faudrait pour se rendre à la salle de bain, le nombre de secondes nécessaires pour remplir la cafetière, ne pas faire attention aux bribes d'informations que crachaient désormais la radio ouverte dans l'autre pièce. Ne pas trop s'investir dans l'une ou l'autre de ces alternatives, maintenir l'équilibre. Le statu quo. Le monde en action imposait sa révolution autour de moi. J'étais le centre d'un mouvement perpétuel, un pivot fixe et immobile. L'axe libre d'un carrousel aux proportions démesurément universelles.

Je ne sais pas exactement quand cela a commencé, ni ce qui en a motivé l'exercice. C'est venu comme ça : une mécanique d'astronome, profonde et pénétrante. Quelque chose qui remontait lentement en moi, puis qui me parcourait le corps comme un courant électrique. Ça finissait par ressembler à de l'excitation, un sentiment aux ramifications si nombreuses et si profondément enracinées que je savais très exactement que je ne pourrais plus m'en passer. Les gestes d'inertie sont alors devenus automatiques, la paresse préméditée s'est transformée en une seconde nature. J'ai commencé à tuer d'une manière systématique, dès que j'en avais l'occasion, toutes les secondes, toutes les minutes, toutes les heures libres que j'avais. Soudainement, ne rien faire ce n'était plus s'asseoir

entre deux rendez-vous, deux courses, deux quelque chose et se regarder le bout des pieds. C'était encore espérer en magnifier l'indolence, en élever la fixité. À l'époque, le relâchement a pris la consistance du chewing-gum, est devenu rassurant comme un bouilli aux légumes en novembre. J'y ai découvert la lenteur consolatrice, m'y suis projeté.

Elle, elle finissait par aller faire des courses, boire un café avec une de ses amies ou partait découvrir quelque chose, quelque part, ailleurs. D'un point A à un point B, elle suivait une trajectoire, rejoignait la multitude par le flot. Elle finissait toujours par le faire, elle le fait encore aujourd'hui. C'est plus fort qu'elle. Moi, une fois levé, c'était le café qui m'arrêtait. Sur la table, à cette époque très précise de nos vies, il y avait toujours des journaux, des revues entamées, un roman à lire qui traînaient. Il s'agissait de laisser vagabonder mon regard, d'un mot à l'autre. Attendre patiemment la découverte du vide, sans forcer le sens. Je refermais les couvertures quand le texte reprenait le dessus, déviais mon attention. Je pouvais alors suivre du regard la fissure qu'il y avait le long du mur et qui s'étendait jusqu'au plafond, là, tout près des armoires de la cuisine, avant de laisser ma moitié de conscience errer ailleurs, avant de réinventer la suite et le recommencement du monde. Avant même de penser faire autre chose. Parce que regarder, lire ou compter, passé un certain point, c'était à son tour rejoindre la vague. Il fallait éviter l'attraction des masses : parvenir encore quelque temps, le plus longtemps possible en fait, à tout laisser aller.

Tuer le temps, dans la turbulence des courses, des poursuites et des bouillonnements, n'avait finalement rien à voir avec la paresse. Comme le rappelait Jules Renard, tout ça n'était qu'une habitude au repos prise avant la fatigue. L'homicide volontaire de tout ce temps, cette préméditation, exigeait une attention constante. Les jours de pluie étaient particulièrement propices à l'exercice, favorisaient l'engourdissement nécessaire. Sinon, le soleil me happait et l'extérieur m'avalait. Le parc Jarry, la rue Villeray, les pieds qui suivaient les pieds qui évitaient les lignes sur les trottoirs qui m'entraînaient eux-mêmes dans un quartier minuscule et coloré. Je ne sais pas combien

de temps j'ai passé dans les ruelles, à flâner dans les allées de la librairie Delteil, à observer un coin de ciel, couché dans l'herbe. Les dimanches, parce que généralement la veille était soir de fête et que les matins étaient plus propices encore à cet état d'esprit, je m'abandonnais à cette poésie de l'immanence. J'étais le plus immobile. J'étais le plus arrêté. J'étais le plus statique. Et, tout autour, bruissait et craquait et s'agrandissait toute cette vie qui vomissait à l'extérieur de moi à ne plus être capable d'en arrêter l'expansion.

Je suis devenu un tueur de temps cette année-là : calculateur, méthodique, développant un plaisir certain à devenir de plus en plus efficace à ne rien faire, à arrêter jusqu'à ma respiration, mes pensées, à figer toute la vie qui bouillait pourtant en moi et tout autour. Ce qui m'étonnait le plus c'était cette double absence : cette absence complète de mobile et de remords, cet effacement. Aujourd'hui, je me reporte au souvenir de ces crimes, au premier degré de cette décontraction presque parfaite à savoir qui du chat ou de moi s'étirerait le plus, se coulerait le mieux dans un rayon de soleil, se refusant mollement au sommeil parce que voulant jouir pleinement et sans effort de l'expérience de cette inaction, de cet arrêt-temps forcé. Je m'en rappelle aujourd'hui parce que la vie m'a depuis agrippé par les épaules et me maintient fermement dans le flot. Je m'en rappelle parce qu'avec la naissance de mes deux enfants, toute cette vive vie qui m'entourait a fini par éclabousser très fort les secondes soudainement ressuscitées de mon quotidien. Cette vie passée, avant d'avoir un vrai travail, avant de me mettre à courir, à voyager, à écrire et à courir encore, à ne plus jamais sembler devoir m'arrêter, à ne même plus savoir comment ni quoi faire si cela devait m'arriver, cette vie a été mon propre big bang. Elle a engendré mon propre champ de Higgs. Et elle garde en mémoire cette inertie passée : ce qui hier était la mesure de leurs mouvements et qui, aujourd'hui, est devenue la mienne.